

Chagrin

*Le chagrin est comme un grand trésor ;
on ne s'en ouvre qu'à ses intimes.*

Claire.

Je suis d'humeur joyeuse tandis qu'il me paraît inquiet. Je mets ça sur le compte de ses nouvelles fonctions de directeur de Balmoral et surtout de celle de nouveau papa qu'il n'arrive pas à réaliser.

Tout se passait bien ces deux derniers jours et j'ai retrouvé le Jissey que j'ai connu à Paris, plein de fantaisies, d'attentions pour moi, toujours souriant, à sortir une blague ou à m'embrasser subitement dans le cou. Je n'aime pas ça, c'est vrai ! Mais je préfère ce geste déplacé plutôt qu'un silence de veillée funèbre.

Tout a commencé lundi matin, lorsqu'il a téléphoné à son journal. Il voulait avoir des nouvelles de Juliette, la secrétaire. J'ai été surprise de son attention à son égard mais je me suis souvenue qu'il l'appréciait beaucoup surtout depuis son interview sur son lit d'hôpital. Ils étaient devenus amis par la force des choses.

Pour un journaliste, il s'inquiétait de connaître les rebondissements de la prise d'otages aux jeux olympiques de Munich. D'après Juliette, les Israéliens auraient bombardé les bases de l'OLP en Syrie et au Liban. Je ne connais pas un autre mec, aussi féru d'actualité. Depuis cet entretien, il ne va pas bien. J'ai bien tenté d'être gentille avec lui, utilisant tous les stratagèmes amoureux que je connaisse, mais rien n'y fait. Il est resté complètement insensible à mes charmes.

A dix heures, ce mardi-là, nous arrivons dans la salle de réunions à Balmoral. Après avoir salué les secrétaires, nous nous sommes retrouvés à cinq pour décider du successeur de Gérard Meunier, le comptable responsable de l'entreprise, bénéficiaire de la retraite au printemps prochain, qui nous présente le bilan provisoire du premier semestre de 1972 récemment imprimé. Un bénéfice substantiel ressort de l'ensemble des chiffres.

Avec Jissey et moi, il y a deux autres avocats représentant les services de financements, participants minoritaires de la société, à qui j'ai considéré devoir rendre des comptes, ce qui n'était pas une obligation. Mais j'ai voulu une transparence vis-à-vis de tous les actionnaires pour élire légalement Jissey au poste de directeur général.

Après un vote à main levée, ma proposition est acceptée à l'unanimité. Dès le contrat rempli, daté et signé, préparé par

Meunier, Jissey devient patron à part entière à compter du 1er janvier 1973. Il a esquissé un sourire et remercié l'assistance, mais sans chaleur.

En rentrant au manoir, je lui avoue que je dois repartir vendredi pour Londres où je dois effectuer, le week-end prochain, l'inauguration d'une crèche dans une banlieue chic en présence du prince Charles et une seconde à Preston, pour l'agrandissement de nouveaux bâtiments universitaires.

- Tu l'as su quand ?

- Lundi. J'ai appelé le numéro du secrétariat du prince pour connaître mon programme.

- C'est pire que l'armée, tes missions !

Je n'ai pas su quoi répondre car j'ai senti dans ses paroles un fond de méchanceté et je n'ai pas souhaité envenimer notre relation. Bien sûr qu'il a raison de m'en vouloir de l'abandonner continuellement. C'est pour ça que j'ai hésité avant d'accepter d'habiter avec lui au manoir, car mon travail aura lieu le plus souvent entre Londres et Paris. Pour l'inauguration de la crèche, Charles tenait à faire valoir que j'attendais un enfant et pour Preston, il veut m'accompagner sur mon duché pour soutenir ma présence.

- Nous sommes obligés de partir aujourd'hui ou au plus tard demain.

- Non, je crois que je ne pourrais pas refaire le même voyage en voiture. Je vais prendre l'avion demain à Genève, directement pour Londres, ce sera moins fatigant pour moi.

- Tu me laisses tomber ?

- Mais non, Jissey. Tu peux rentrer tout seul à Caen. Je t'appellerai au bureau dès que possible, lorsque tu reprendras ton boulot.

- C'est nul ! On ne peut pas avoir une vie stable comme tout le monde, comme tous les couples, il faut que tu t'échappes chaque semaine pour faire des courbettes !

- Je sais, je sais. Je suis désolée. Mais si ce titre de duchesse ne m'apporte que des ennuis, je suis prête à donner ma démission à Sa Majesté.

- Non, non. Ne fais pas ça.

Je ne crois pas que le mot «*démission*» existe dans ce genre de situation !

* * * *

Le soir, sous la douche, j'ai pleuré sans savoir si c'était de bonheur ou de tristesse. Je crois que c'est surtout à cause du comportement de Jissey qui me veut auprès de lui. Je ne lui ai

pas avoué que je ne souhaitais pas avoir une vie boulot-télé, préférant conserver ma liberté.

Mon mascara n'a même pas coulé. Après un coup de démaquillant, j'ai envie d'aller me coucher.

Mais il est là, près de la porte, appuyé contre le chambranle. Je le revois dans cette même position lorsqu'il est venu la première fois dans mon studio à Paris, la même désinvolture du macho fier d'admirer sa proie. Non, ce n'est pas vrai ! Ses yeux brillent ... Non ! Que lui arrive-t-il ? Il me parle tendrement. Ce sont ses premières paroles gentilles de la journée :

- Je te demande pardon, Mimie. Je suis allé trop loin dans la méchanceté. Je te respecte. Tu es une fille formidable. C'est moi qui déconne. Je veux qu'on vive ensemble, ici, au manoir.

Je ne sais quoi répondre. Je suis trop surprise.

Et, soudain, j'ai envie d'un baiser. Mais je ne lui demande rien. Ce qui m'arrive n'a pas de sens. Oui, j'ai envie qu'il me prenne dans ses bras. Cette sensation de tendresse me manque tant. Mon corps réclame chaque soir des caresses. Je vois les autres couples, autour de nous se lancer des baisers et des regards amoureux, s'aimer au grand jour, tandis que je dois me morfondre au fond de mon lit à attendre que le désir s'échappe de mon corps.

- Jissey, je ...

Il pose son doigt sur ma bouche pour m'empêcher de parler. Dehors, le soleil a disparu depuis longtemps de l'horizon. La chaleur de la journée se fait sentir.

Il s'approche et me prend dans les bras. Je l'enserme de toutes mes forces comme si je voulais ne pas le quitter. Il me dit simplement.

- Allons nous coucher !

Il me prend la main et m'entraîne dans la chambre. Il referme la porte et je le devine me regarder dans l'obscurité. Il se met à genoux devant moi et me retire mon pyjama, doucement. Je ne dis rien, car je retrouve l'amant que j'avais perdu depuis quelques semaines ! Celui qui ignorait mes signes de tendresse. Je réalise soudain que je le désire violemment. Comment cela est-il possible, étant donné que notre relation semblait mal en point ? Mais, là, dans le noir, avec lui, je me sens différente, amoureuse, amante. J'ai la sensation de me voir de l'extérieur et de me faire caresser par le garçon qui est toujours mon premier amour. Quant à lui, je sais qu'il attend le moment où je lui dirais « *Je t'en prie, arrête !* » Et il interrompra ses gestes. Mais il continue de déplacer sa main sur mon corps. Je ne lui dis rien. Il passe sa main sur mon ventre,

comme pour caresser le bébé. Rien qu'à sentir ma respiration, il sait que je suis consentante. Complètement. Et sa main se fait plus indiscreète. Il est nu devant moi. Je devine la blancheur de son corps dans l'obscurité. Il m'allonge en travers du lit et je me laisse aimer. Je ressens un plaisir intense. De milliers de fleurs illuminent mon imagination. Je crie doucement à la sublime sensation qui m'envahit. Ses lèvres touchent les miennes. Il prend son temps. Ses mouvements sont si doux ! Nous échangeons un long baiser au moment le plus merveilleux de l'amour.

Nous restons plusieurs minutes sans bouger, serrés l'un contre l'autre, écoutant notre souffle diminuer progressivement d'intensité. Puis, je m'enfile dans les draps. Il se colle contre moi. Je me sens si heureuse !

* * * *

Je me réveille. Il fait nuit. J'ai froid. Il me couvre avec la couverture. Je sens son souffle près de ma joue. Il me caresse à nouveau. Nous faisons une nouvelle fois l'amour.

* * * *

A sept heures, il s'éclipse doucement sans faire de bruit.

* * * *